

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI, 4 JANVIER, 1845.

No. 1.

Nous avons contracté une dette de gratitude, envers ceux qui ont si bien accueilli le projet de notre publication. Nous tâcherons, par tous les moyens possibles, d'acquitter cette dette; en attendant, nous leur offrons nos remerciements sincères, pour leur bienveillance—et nous leur souhaitons longue vie et prospérité.

Nous adressons le premier numéro de notre publication, à un grand nombre de personnes, dans ce district, et dans ceux de Québec et des Trois-Rivières, qui ne sont pas sur nos listes de souscripteurs. Nous prions ceux d'entr'eux, qui ne voudraient pas devenir souscripteurs, si ce n'est pas trop exiger d'eux, de vouloir bien nous renvoyer ce n^o., sous un couvert semblable au notre, et à notre adresse, avec leurs noms et le lieu de leur résidence sur le coin du couvert. Nous leur aurons beaucoup d'obligation, vu que nous n'avons pas encore d'agents dans les différentes parties de la province, et que nos arrangements à ce sujet ne sont pas encore terminés.

LE JOUR DE L'AN,

OU LES PETITS CADEAUX ENTRETENNENT L'AMITIÉ.

PERSONNAGES.

M. DE LA BussiÈre,
Mme DE LA BussiÈre,
Hypolite, leur fils,

Paul, valet de chambre,
Annette, femme de chambre,
Amédée, coiffeur,

Un facteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une chambre à coucher. Près de la cheminée est une table à écrire.

M. de la BussiÈre (*d'un air maussade, entr'ouvrant les rideaux de son lit.*)

Jour du diable! s'il y en avait deux pareils dans l'année; on ne pourrait plus habiter Paris; il faudrait aller se cacher dans quelque retraite impénétrable aux commis, aux domestiques, aux facteurs, aux portiers, aux enfans et surtout aux femmes; car, dans ce jour maudit, il n'y a pas un service, pas un attachement humain qu'il ne faille payer.

Ah! si j'avais bien su rester à la BussiÈre avec mes fermiers, jusqu'au mois de mars, ou seulement..... jusqu'au...quinze janvier... Non... non... au quinze on donne encore; mais jusqu'au seize, là..... Ah! quelle spéculation adroite!... On est si bête! on veut revenir à Paris, et pourquoi faire, je vous le demande? qu'est-ce qu'il y a dans votre Paris? des étrennes, et voilà tout. (*On frappe à la porte.*)

M. de la BussiÈre à voix basse.—C'est quelque domestique qui vient quêter la bonne année. Je ne veux rien donner avant de m'être entendu là-dessus avec ma femme. (*On frappe de nouveau; M. de la BussiÈre ferme les rideaux de son lit.*) Tu frapperas long-temps.

(*On ouvre la porte.*)

SCÈNE II.

M. de la BussiÈre, Paul.

Paul.—Monsieur m'avait défendu d'entrer avant qu'il ne m'eût sonné, mais comme c'est aujourd'hui la bonne année, je me suis empressé de la venir souhaiter à Monsieur. (*M. de la BussiÈre ne répond rien.*) M. n'est pas encore éveillé?... Je vais toujours allumer le feu de Monsieur. (*Paul, allumant le feu, manie violemment la paille et les pincettes.*) J'ai bien l'honneur de souhaiter à Monsieur

une bonne et heureuse année. (*M. de la BussiÈre se met à ronfler.*) Monsieur n'est pas encore éveillé? (*à part.*) Tu as beau faire, tu ne pourras pas ronfler toute la journée. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

M. de la BussiÈre (*entr'ouvrant ses rideaux.*)—Est-ce qu'il n'a pas cassé ma pelle et mes pincettes? Quel charivari il m'a donné là pour mes étrennes!

Ma femme n'est guère empressée de venir me souhaiter la bonne année. Tant mieux, j'en prendrai occasion de rogner ses étrennes... J'aurais cependant voulu m'entendre avec elle, relativement à nos domestiques... Enfin, puisqu'elle ne vient pas, je vais voter le budget à moi tout seul.

(*Il passe sa robe de chambre, et vient s'asseoir à son bureau.*)

Quel est donc l'animal qui a inventé le jour de l'an?... Voyons, il faut en prendre son parti.. Il n'y a qu'à supposer que je suis passé dans une forêt, qu'une bande de brigands m'a mis le pistolet sur la gorge, et m'a pris..... trois cents francs dans ma poche... Il faudrait bien se résigner à ne plus compter sur ces... trois cents francs... Oui, trois cents francs, car le diable m'emporte si je dépense un sous de plus. (*Il prend une plume.*)

D'abord, à mon valet de chambre, vingt francs; à Jeannette... comme à Paul... autrement, cela ferait des jalousies, vingt francs.

Il est vrai que je lui cause beaucoup moins de tracasseries qu'à mon valet de chambre..... C'est égal; ils s'arrangeront.

Pour mon portier, quarante francs, ça, je lui dois, convention faite en entrant chez moi; rien de mieux, quarante frs. Combien donnerai-je à ma cuisinière?... A ma cuisinière... elle m'a fait hier un macaroni détestable, et puis une cuisinière prend ses étrennes tous les jours de marché, ainsi quinze francs, et si elle n'est pas contente, elle ira se coucher; quinze francs. Voilà déjà quatre-vingt-quinze francs, et là-dessus mon cocher n'a rien. Il me faut encore au moins vingt francs.

Ma foi, tant pis, je donnerai cent francs pour tous, ils partageront. (*Se frottant les mains.*) Voilà quinze francs de gagnés.

Il n'y a qu'à préparer cela; une pile de cent francs; non, plutôt cinq napoléons, ça fera plus d'effet; ces gredins-là aiment l'or..... Où donc ai-je mis la clef de mon secrétaire?..... (*S'arrêtant.*) Cinq napoléons, est-il possible! avec cela on aurait cinq voitures d'engrais..... délicieux. Ah! que ne suis-je resté à la BussiÈre, avec mes fermiers, jusqu'au seize de janvier..... (*Il continue à chercher.*) Mais où donc ai-je mis cette clef?

SCÈNE IV.

M. de la BussiÈre, Paul.

Paul.—J'ai bien l'honneur de souhaiter à Monsieur...

M. de la BussiÈre.—Attends donc, attends donc.

Paul.—Une bonne.....

M. de la BussiÈre.—Attends donc, te dis-je, que je puisse te répondre! Voilà plus d'une heure que je suis à chercher la clef de mon secrétaire.

Paul.—Oh! ce n'est pas pour cela que je

viens souhaiter la bonne année à Monsieur; et quand bien même...

M. de la BussiÈre.—Je n'en doute pas, mon garçon; mais c'est pour moi un plaisir de récompenser aujourd'hui les bons offices de mes gens.

Paul.—Monsieur est si bon maître!

M. de la BussiÈre.—Je suis assuré qu'il entre beaucoup de désintéressement et de fidélité dans votre zèle; et dans l'occasion...

Paul.—Si Monsieur le désirait, je pourrais aller chercher le serrurier.

M. de la BussiÈre.—Pourquoi pas enfoncer la porte de mon secrétaire? ce serait plutôt fait... Quelle impatience!

Paul.—Ce m'est bien tout égal à moi; c'est que M. le comte disait que...

SCÈNE V.

M. Amédée, les précédens.

Amédée (*d'un ton classique.*)—Aurai-je l'honneur d'offrir à M. de la BussiÈre l'hommage des vœux ardents que je forme chaque jour pour son honneur?

M. de la BussiÈre (*cherchant toujours.*)—Merci, mon cher M. Amédée.

Amédée.—Pour le bonheur de Madame?

M. de la BussiÈre.—Merci, mon cher M. Amédée.

Amédée.—Pour le bonheur...

M. de la BussiÈre.—Merci, merci, mon cher M. Amédée.

Amédée.—De monsieur votre fils...

M. de la BussiÈre.—Merci; merci, merci.

Amédée.—Comme il grandit cette année, Monsieur Hypolite? Quel charmant enfant! c'est le portrait vivant de monsieur son père.

M. de la BussiÈre.—Au diable la clé!...

Amédée.—M. le comte a égaré quelque chose?

M. de la BussiÈre.—Eh! mon cher barbier, j'ai perdu la clé des cœurs.

Amédée (*d'un air sucré et prétentieux.*)—Si la clef des cœurs était perdue, Cupidon l'aurait demandée à Mme de la BussiÈre. Hi! hi! hi! hi!

M. de la BussiÈre.—Eh! le farceur, avec son calembour, ne croyait pas tomber si juste..... c'est chez ma femme, je me le rappelle maintenant, qu'hier soir j'ai laissé la clé de mon secrétaire..... Je suis à vous dans l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Amédée, Paul.

Amédée.—Eh bien! maître Paul, ça donne-t-y les étrennes?

Paul (*bravant la tête.*)—Hem!

Amédée.—Il m'a l'air un peu dur à la détente, le maître, avec sa clé perdue.

Paul.—Jésuite. D'abord, monsieur, il faut bien vous mettre dans la tête que tous les maîtres d'à-présent, voyez-vous, ça n'est rien du tout.

Amédée.—Cependant, nous avons encore quelques honnêtes gens qui ne regarderont pas à une pièce de cent sous de plus ou de moins pour être bien coiffés... Combien avez-vous de gages dans cette maison-ci?

Paul.—Quatre cents francs.

Amédée.—Fi donc! quatre cents francs! un homme!

Paul.—Je vous dis que ce sont des chiches. D'abord, dans toutes les maisons où il y a une

filles à marier, ne m'en parlez pas. Ce sont des gens qui s'en iraient volontiers tirer le foin de la bouche des chevaux pour donner quelque chose de plus à leur gendre.

Amédée.—Il y a donc une fille ici ?

Paul.—Eh ! oui ; ils l'ont mise à Saint-Denis où elle est nourrie, blanchie et éclairée gratis, aux frais du gouvernement ; elle n'en sortira que pour se marier. Car c'est nous autres qui payons la dot.

Amédée.—Vous êtes déplacé ici, mon cher Paul ; il vous faut prendre les étrennes et vous dépêcher de sortir de la baraque.

Paul (mettant la main à son gousset).—C'est bien mon projet. Ecoutez, croyez-moi, M. Amédée, rapportez-vous-en à moi ; si vous pouvez me trouver quelque bonne condition, vous verrez que je ne suis pas ingrat.

Amédée.—J'ai votre affaire, si, comme votre maître... Chut ! le voici qui revient.

SCÈNE VII.

Madame de la Bussière, M. de la Bussière, les précédents.

Madame de la Bussière (à son mari).—Ça me paraît convenable.

M. de la Bussière (à sa femme).—Ils partageront.

Madame de la Bussière.—Oui. Ce n'est pas trop, mais c'est assez.

M. de la Bussière.—(Il s'approche de son secrétaire ; le coiffeur et le valet de chambre, tout occupés de ce que va faire M. de la Bussière, et les yeux fixés sur le meuble qu'il ouvre, ne voient pas Madame, qui, entrant à la suite de son mari, va s'asseoir près de la cheminée.) Tenez, mon cher coiffeur ; repassez mieux vos rasoirs, et ne m'écorchez plus le menton. (Il lui donne une pièce de monnaie.) Je ne vous donne pas grand'chose ; mais les petits cadeaux entretiennent l'amitié...

Amédée.—Et les rasoirs.

M. de la Bussière.—Très-bien. Paul, voilà cent francs que tu partageras avec mes gens. Il y a quarante francs pour les portiers.

Paul.—Pour les portiers, quarante francs !

M. de la Bussière.—Oui.

Paul.—Ah !

M. de la Bussière.—Eh bien ?

Paul.—Quarante francs pour les portiers ! combien les autres auront-ils donc ?

M. de la Bussière.—Vous vous arrangez ; ça ne me regarde plus. Allons, laissez-nous. (Le coiffeur et le valet de chambre sortent.)

SCÈNE VIII.

Madame de la Bussière, M. de la Bussière.

M. de la Bussière.—Il faut avouer que voilà un garçon bien poli ! Impertinent ! Si je m'en croyais, je lui retirerais mon argent des mains.

Madame de la Bussière.—Laisse-le, mon ami. Ces gens sans éducation sont d'une avidité ! ils sont toujours mécontents, quelle que soit la générosité de leurs maîtres. Au fait que leur dit-on ?

M. de la Bussière.—Sans doute.

Madame de la Bussière.—Dans un tems si pénible.

M. de la Bussière.—Tu as bien raison.

Madame de la Bussière.—Où tout est hors de prix.

M. de la Bussière.—A qui le dis-tu ? il n'y a pas trois jours j'ai acquitté..... A propos, ma bonne amie, nous avons beaucoup d'emplètes à faire.

Madame de la Bussière.—Hélas ! oui. Il ne faudra pas oublier de porter des bonbons chez la donnicrière de Châteauneuf ; elle n'a plus de dents pour les manger, mais c'est égal, elle tient beaucoup à cela.....

M. de la Bussière.—Il faudra aussi que

nous allions choisir quelques jouets chez Giroux, pour la petite Saint-Brice.

Madame de la Bussière.—Bah ! chez Giroux ! c'est bien la peine, pour payer les objets quatre ou cinq fois plus cher qu'ailleurs. Je lui prendrai une poupée de trois à quatre francs chez une mercière, ça fera tout autant d'effet.

M. de la Bussière.—Et ces Jacquinard qui nous assassinent de leurs diners et de leurs soirées, je ferai peut-être bien d'aller jeter chez la femme un sac de bonbons, ce serait un moyen de nous acquitter envers eux. Qu'en pensez-tu ?

Madame de la Bussière.—Comme tu voudras, mon bon ami. Il y a encore la marmaille du général Michu, à laquelle on ne peut guère se dispenser d'offrir quelque tambour, un sabre. Quels enfants désagréables ! et la mère ! je donnerais bien vingt francs de ma bourse pour ne pas la rencontrer. Je ne connais pas de cuisinière plus ménage que cette femme-là.

M. de la Bussière.—Il semble que ces gens-là ont des enfants tout exprès pour tourmenter leurs connaissances au jour de l'an. Il y a aussi les Mirbel à qui je dois une visite depuis long-tems ; mais, ma foi, j'attendrai, pour la leur rendre, que le mois de janvier soit passé. Elles sont là cinq demoiselles avec des yeux qui fouillent dans les poches des arrivans : il y aurait de quoi engloûtir des quintaux de sucre.

Madame de la Bussière.—Ne dois-tu pas encore de l'argent au petit Laforgue ?

M. de la Bussière.—Mais oui, ce petit polisson-là ?

Madame de la Bussière.—Alors, mon ami, n'oublie pas d'y faire au moins porter une carte.

M. de la Bussière.—Cette bonne Sophie, elle songe à tout le monde, excepté à elle-même. Il faut cependant que je te donne aussi tes étrennes. Hier soir je voulais t'acheter quelque objet de toilette...

Madame de la Bussière.—Un chapeau, je gage ; c'est la grande ressource des hommes.

M. de la Bussière.—Un chapeau, un schall, une robe, n'importe, un chiffon.

Madame de la Bussière.—Quelle folie ! d'abord tu n'y connais rien.

M. de la Bussière.—C'est ce que j'ai dit.

Madame de la Bussière.—A quoi bon dépenser ainsi ton argent ?

M. de la Bussière.—(Il s'approche du secrétaire.)—Ma foi, j'ai préféré de le donner en nature. Tu choisiras toi-même ce qui te plaira. Ma pauvre femme, tu sais que je n'ai pas été bien payé de mes fermiers cette année, en sorte que.....

Madame de la Bussière.—Allons donc, mon ami, tu me donnes toujours trop.

M. de la Bussière.—Je voudrais pouvoir te donner davantage ; mais ce diable de pavillon que j'ai fait bâtir m'a coûté les yeux de la tête. (Revenant vers sa femme.) Tiens, ma bonne amie.

Madame de la Bussière.—Non, j'aime mieux t'embrasser. (Madame de la Bussière embrasse son mari en tendant la main ; et, après avoir regardé, elle pose sur la cheminée les pièces d'or que son mari lui a données.) Je vous dis que je n'ai pas besoin de votre argent.

M. de la Bussière.—Eh bien ! qu'as-tu donc, Sophie ? Avec quelle froideur tu me réponds !

Madame de la Bussière.—Il n'y a pas de froideur..... Que voulez-vous que je fasse de cet argent ?

M. de la Bussière.—Belle question ! Quo

fait-on de l'argent ? Il y a quinze jours tu me tourmentais pour en avoir.

Madame de la Bussière (se levant d'un air peu satisfait).—Sortirez-vous aujourd'hui ?

M. de la Bussière.—Eh bien ! Sophie, tu ne veux pas accepter mes étrennes ? Trouves-tu mon cadeau trop mesquin ?

Madame de la Bussière (souriant avec affectation).—Comment donc, je serais bien exigeante ! vous me donnez le double de ce que vous avez donné à vos gens !

M. de la Bussière.—Oh ! Madame, quelle comparaison !

Madame de la Bussière.—Elle est juste. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. de la Bussière.—Que le bon Dieu bénisse l'animal qui a inventé le jour de l'an ! Le barbare n'avait donc ni femme, ni enfans, ni amis, ni portier, ni domestique, ni coiffeur ? ...Cependant, j'ai peut-être eu tort..... Cette pauvre Sophie !... deux cents francs, c'est bien peu..... Les autres années je lui donnais davantage..... Allons, il n'y a qu'à mettre cent francs de plus et les lui envoyer. (Il ajoute cinq pièces d'or.) J'avais cependant bien promis de ne pas passer trois cents francs. (Il somme.)

SCÈNE X.

M. de la Bussière, Annette.

Annette. (Elle entre d'un air calin.)—Monsieur a sonné ? J'ai bien l'honneur de souhaiter la bonne année à Monsieur, parfaite santé.

M. de la Bussière.—Merci. J'ai remis à Paul vos étrennes. Vous allez porter cela chez votre maîtresse.

Annette.—Je n'ai pas encore vu Paul, autrement j'aurais déjà fait mes remerciemens à Monsieur. (Annette sort, se confondant en révérences et soumissions de toute espèce.)

SCÈNE XI.

(Entre un facteur.)—Monsieur, je vous la souhaite bonne et heureuse. Une lettre de Saint-Denis, sept sous ; une de Dijon, douze sous.

M. de la Bussière.—Sept, douze, les voilà. Le facteur (sans bouger de place.)—Merci, Monsieur.

M. de la Bussière.—Est-ce que vous attendez la réponse ? (Le facteur, immobile, garde le silence. Le comte ouvre la lettre.)

C'est de ma bonne Clémence ! Mon cher papa et ma chère maman, permettez-moi, au renouvellement de l'année, de vous offrir l'assurance des vœux que je forme pour le bonheur de ceux à qui je dois la vie. Chère enfant ! Puisse le ciel récompenser un jour..... Elle écrit comme un auteur..... récompenser un jour les vertus dont vous m'avez donné l'exemple depuis ma naissance, et les soins que vous avez pris de mon éducation, qui est le plus grand bienfait que des parens qui ont pour leurs enfans un amour réfléchi, que des parens, dis-je, puissent laisser en héritage à ces mêmes enfans. Cette lettre est écrite avec un naturel ravissant. Nous sommes à la maison aussi bien que possible ; je voudrais y passer toute ma vie. La dernière fois que je l'ai vue elle pleurait pour en sortir. Madame la supérieure a beaucoup d'esprit. La petite maligne savait bien qu'on ne nous enverrait pas sa lettre sans l'avoir décachetée ! Adieu, mes bons parens, etc.

(Au facteur.)—Eh bien ! qu'attendez-vous donc ?

Le facteur.—J'ai eu l'honneur de souhaiter la bonne année à Monsieur.

M. de la Bussière.—La bonne année ? Eh bien ! je vous en remercie de tout mon cœur.

M. de la Bussière.—Belle question ! Quo

Le facteur.—Ah ! Monsieur, nos appointemens sont si peu de chose !

M. de la Bussière.—Votre administration nous fait payer assez cher le port de nos lettres, pendant toute l'année, pour que le premier janvier, nous ne soyons pas chargés de solder les appointemens de ses employés.

Le facteur.—Tout le monde donne ; c'est l'usage.

M. de la Bussière.—Eh bien ! quand ce sera l'usage d'envoyer les lettres du jour de l'an franches de port, moi je donnerai aussi.

Le facteur (sort en grommelant).—Tu auras des lettres perdues.

M. de la Bussière.—Avec sa bonne année, qu'il aille se promener..... Mais... ce facteur... je ne lui dois rien... mais... il n'aurait qu'à m'égayer quelque lettre importante... (*Il court après lui*). Facteur ! facteur !... tenez, vous m'apportez beaucoup de lettres..... Voilà une pièce de cinq francs.

Quelle atroce tyrannie que le jour de l'an ! Je ne lui dois rien à cet homme ! (*Entre madame de la Bussière.*)

SCÈNE XII.

M. de la Bussière, Madame de la Bussière.

Madame de la Bussière.—Eh bien ! méchant, êtes-vous encore fâché ?

M. de la Bussière.—Il me semble que ce n'est pas moi qui...

Madame de la Bussière.—C'est que, vois-tu, mon bon ami, madame Corrot m'a envoyé sa note avant-hier, et comme elle se montait à quatre cents francs, j'avais espéré que tu me la paierais pour mes étrennes.

M. de la Bussière.—Oh ! ma bonne amie, quatre cents francs ! je ne le peux pas. Je te dis que mon pavillon...

Madame de la Bussière (froidelement).—Allons, allons, c'est bien, n'en parlons plus. Votre pavillon...

M. de la Bussière.—Voilà une lettre de ta fille ; une autre de ta mère, que je n'ai pas encore lue. (*Il ouvre la lettre timbrée de Dijon, et lit.*)

Ah ! voilà bien madame du Roure, promettre ne lui coûte rien, mais quand il s'agit de tenir, c'est une autre affaire. C'est une fière gasconne que ma chère belle-mère.

Madame de la Bussière.—Qu'est-ce donc ?

M. de la Bussière.—A l'entendre, aux vendanges dernières elle voulait nous donner des étrennes magnifiques.

Madame de la Bussière.—Eh bien ?

M. de la Bussière.—Je croyais qu'elle voulait me payer mon petit clos de Chambolles. C'était pour elle un déboursé d'une dizaine de mille francs.

Madame de la Bussière.—Eh bien ?

M. de la Bussière.—Eh bien ? (*Lisant*). *Mon intention était d'abord de faire mieux les choses, mais depuis quelques années mes vigneronns ont beaucoup souffert, nos vins se vendent mal, et les réparations que j'ai fait faire à mon château de Marcy, m'ont un peu gênée ; mon gendre voudra donc bien se contenter pour ses étrennes, de quatre pièces de 1825, que j'ai fait mettre au roulage, à son adresse...*

Quelle les garde, ses quatre pièces, je n'en veux pas. C'est une lésine.

Madame de la Bussière.—Mais je ne sais pourquoi vous parlez ainsi de ma mère ; elle ne nous doit rien.

M. de la Bussière.—Allons donc !

Madame de la Bussière.—Sans doute ; et quand elle vous fait un cadeau que l'on peut toujours estimer de sept à huit cents francs, je ne vois pas pourquoi vous vous fâchez si fort !...

M. de la Bussière.—Comment ! à une époque comme celle-ci...

(*On frappe à la porte.*)—Ouvrez.

(*On frappe de nouveau.*)—Ouvrez donc.

Une voix d'enfant.—Peux pas ouvrir.

M. de la Bussière. (*Il se lève pour ouvrir la porte.*) Ah ! ah ! j'entends.

(*Entre Hyppolite.*)

M. de la Bussière.—C'est toi, cher petit ?

Hyppolite (les larmes aux yeux).—Bonjour, papa, je te souhaite une bonne année. Bonjour, maman, je te souhaite une bonne année.

M. de la Bussière.—Eh bien ! tu pleures ?

Hyppolite.—Bèh...

Madame de la Bussière.—Est-ce que tu es tombé ?

Hyppolite.—Bèh...

M. de la Bussière.—Est-ce que ta bonne t'a fait quelque chose ?

Hyppolite.—J'ai... ai... j'ai mal au ventre.

M. de la Bussière.—Je vous avais bien dit, monsieur, de ne pas tant manger de bonbons.

Est-ce que tu en a déjà mangé ce matin ?

Hyppolite.—Oui, papa, chez bonne maman.

Madame de la Bussière.—Bonne maman est une sotte, tu le lui diras de ma part. Rendre ainsi un enfant malade !

M. de la Bussière.—Quels bonbons as-tu mangés ?

Hyppolite.—C'étaient une baleine et un éléphant.

M. de la Bussière.—Et vous les avez mangés tous les deux ?

Hyppolite.—Oui, papa.

Madame de la Bussière.—Gourmand ! va dire à ta bonne qu'elle te fasse un verre d'eau sucrée.

Hyppolite.—Je lui ai déjà dit que j'avais mal au ventre ; elle m'a répondu de m'aller coucher. Elle est à se disputer avec Paul pour leurs étrennes.

M. de la Bussière.—Quelle bêtise que le jour de l'an ! (*On entend une discussion dans la pièce voisine.*)

Hyppolite.—Tiens, les entends-tu dans la salle ?

SCÈNE XIII.

Les mêmes, Annette, Paul.

M. de la Bussière (allant ouvrir la porte).—Qu'est-ce donc que ce tapage ?

Annette.—Puisque vous partagez avec moi les étrennes des gens qui ont diné, je dois partager avec vous les étrennes de Monsieur.

M. de la Bussière (sur le bas de la porte).—Si vous vouliez bien vous aller disputer plus loin.

Annette.—Monsieur a donné les étrennes pour tous les domestiques, et Paul veut avoir le double des autres.

Paul.—C'est tout simple ; il y a un an que je suis à la maison, tandis que vous n'y êtes que depuis trois mois. Il n'est pas juste qu'une coureuse de conditions ait autant d'étrennes qu'un ancien domestique.

Annette.—Monsieur Paul, ça ne vous va pas de m'appeler coureuse de conditions ; et puisque c'est ainsi, je ne crains pas de le dire à Monsieur : oui, vous avez donné dix francs à M. Amédée pour vous chercher une place ; c'est de lui que je le tiens, et encore que vous lui avez dit que vous n'étiez resté à la maison qu'à cause du jour de l'an.

Paul.—Ca n'est pas comme vous qui n'y êtes entrée que pour les étrennes. Vous l'avez dit l'autre jour chez la portière.

M. de la Bussière (impatient).—Vous, la portière, Paul et le coiffeur, vous ne valez pas mieux les uns que les autres. (*Il ferme la porte avec colère.*) Canaille !

O le beau jour ! ma femme brouillée avec moi ; mes domestiques qui s'en vont ; je suis en fureur contre ma mère, contre ma belle-

mère, contre mon coquin de barbier, contre l'administration des postes. Mon enfant a la colique ! et, pour obtenir tout cet agrément, j'aurai dépensé en un seul jour un demi-mois de mes revenus. Heureusement que, pour me consoler de mes malheurs, j'ai reçu une lettre de ma fille. Chère Clémence ! c'est d'elle que j'attends toutes mes bonnes années.

Madame de la Bussière (bas à Hyppolite).—Bonne maman La Bussière ne t'a rien donné pour moi ?

Hyppolite.—Non, maman.

Madame de la Bussière.—Elle ne t'a rien dit non plus ?

Hyppolite.—En me donnant la baleine et l'éléphant, elle m'a dit : Tiens, ce sont des bonbons à la mode.

LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.

BIOGRAPHIE.

CONTEMPORAIRES ILLUSTRES.

HENRI CLAY.

Parmi les hommes qui, de notre temps, ont exercé le plus d'influence sur les affaires publiques des États-Unis, aucun n'est plus estimé que HENRI CLAY ; aucun ne peut être placé au-dessus de lui quand on parle de patriotisme, de désintéressement, d'attachement inébranlable à la justice et à la vérité ; aucun n'a plus que lui hérité de ces vertus qui ont immortalisé déjà les fondateurs de l'indépendance américaine, et qui déjà, pour nos enfants, les grandissent à la hauteur de quelques-uns des plus beaux caractères de l'antiquité.

M. Clay a été l'artisan de sa propre fortune, ce n'est qu'à ses talents et à ses efforts qu'il doit la haute situation qu'il occupe. Né le 12 avril 1777, dans le comté de Hanovre, en Virginie, il perdit de bonne heure son père, qui était ecclésiastique et pauvre. Son éducation s'en ressentit : après avoir passé quelques années sur les bancs d'une petite école, il fut placé dans l'étude d'un clerc de la chancellerie, à Richmond, en Virginie. A dix-neuf ans, il se mit à l'étude du droit, et un an après il obtint sa licence. Il alla alors s'établir à Lexington, dans le Kentucky. Ses connaissances pratiques, son éloquence, lui firent rapidement une grande réputation.

C'est dans la convention nommée par le Kentucky, pour établir une nouvelle constitution, que M. Clay parut pour la première fois sur la scène politique. Son premier acte fut une tentative pour abolir graduellement l'esclavage des noirs dans l'État. M. Clay ne s'est point découragé ; il ne s'est point lassé, depuis cette époque d'élever la voix contre cette oppression inhumaine qui, avant la fin du siècle, aura cessé partout de peser sur une race malheureuse. Bientôt son expérience des affaires, les grâces de son élocution, son dévouement à la cause de la liberté, la simplicité de ses manières, le portèrent à la présidence de la législature de l'État, et il prouva, par son impartialité et par son habileté à conduire les débats, qu'il était digne de cette importante fonction. En 1803, il entra dans la Chambre des Représentants, et il en fut élu président. Quelques années après, il passa dans le Sénat, où sa réputation s'accrut encore. Il serait long d'énumérer les services qu'il rendit à son pays dans le congrès ; ce serait presque raconter l'histoire des États-Unis depuis quarante ans. En 1814, il fut choisi pour représenter, avec MM. Adams et Gallatin, l'Union au congrès de Gand. Après

s'être acquitté de cette mission délicate, il préféra les devoirs de sénateur à des fonctions plus brillantes. Il refusa successivement l'ambassade de Russie, une mission en Angleterre, et la place de ministre de la guerre.

M. Clay a surtout attaché son nom à trois grandes mesures : l'indépendance des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, l'entreprise de travaux d'utilité publique par le congrès fédéral, et le développement des manufactures indigènes. Aussitôt après le traité de Paris, M. Clay éleva la voix en faveur des colonies espagnoles, et, après de longs efforts, il décida ses concitoyens à leur prêter appui et à reconnaître leur existence comme républiques indépendantes. Canning, il est vrai, s'associa à cette politique et la fit triompher dans les conseils des monarchies européennes. Mais c'est à M. Clay qu'appartient la gloire d'avoir le premier éveillé l'attention sur ces jeunes républiques. Plus tard, ministre des affaires étrangères, il ouvrit des relations avec elle, et jeta les bases d'une alliance durable entre elles et les États-Unis. La seconde de ces mesures intéressait seulement la république de l'Union. M. Clay en fut le premier et le plus zélé promoteur ; il sut vaincre les jalousies des États particuliers, et fit résoudre cette question importante par le congrès.

Les États de l'Amérique du Nord avaient conquis leur indépendance, mais leur affranchissement de la mère-patrie était loin d'être complet. Pendant toute la période du système colonial, les Américains avaient appliqué exclusivement leurs efforts à l'agriculture. Tout les y portait, et la fertilité du sol, et la législation imposée par la métropole. Mais les États-Unis continuaient à dépendre encore de l'Angleterre par le besoin qu'ils avaient d'un marché illimité, et par la nécessité de tirer du dehors les objets manufacturés indispensables à une société civilisée. Alexandre Hamilton, à qui les États-Unis doivent tant, conçut le premier l'idée de rendre son pays indépendant de l'industrie anglaise. Il établit ce qu'on a appelé le *système américain*, et fit passer une législation entière qui encourageait l'établissement de fabrique de toute nature, et entravait, par un tarif, l'importation en Amérique de certains objets manufacturés. M. Clay s'est fait le champion de cette politique seule capable en effet de fonder l'indépendance commerciale et industrielle des États-Unis. C'est lui qui a présenté et défendu dans le congrès les différents tarifs, qui depuis vingt-cinq ans, ont rendu plus difficile l'importation en Amérique des produits manufacturés des nations européennes. Il a rencontré, il est vrai, de grands obstacles, qu'il n'a pas tout pu surmonter. Les États du sud de l'Union, éminemment producteurs, résistent à un système qui entrave les débouchés de leurs produits exclusivement agricoles, tandis que les États du nord, dont le sol est moins riche, et qui ont élevé des manufactures, s'efforcent de compenser, par leur industrie et leurs habitudes laborieuses, les désavantages de leur situation. En général, l'Américain ne veut pas de taxe foncière, pas de contributions indirectes, mais il ne veut pas non plus, pour favoriser les manufactures indigènes, être forcé de payer plus cher les objets de première nécessité, ou ceux que ses habitudes d'aisance et de bien-être lui ont rendus indispensables. Peu importe au démocrate américain d'où lui viennent ses denrées et ses soieries, de Liverpool ou du Havre, de Boston ou de Lowell ; tout ce qu'il demande, c'est de les payer bon marché. Heureusement les hommes d'État de l'Union, et il y en a, quoique l'on

dise en Europe, ne partagent pas cette indifférence égoïste qui, dans l'état actuel de la constitution du pays, ne peut être que funeste à ses intérêts et à son avenir. Grâce aux efforts de M. Clay, le système américain ne rencontre plus de résistance auprès des hommes intelligents ; la question du tarif est résolue, et il ne s'agit plus que de le proportionner suivant les circonstances. C'est là peut-être la plus grande gloire de M. Clay, et incontestablement le plus grand service qu'il ait rendu à son pays dans sa longue carrière publique. La postérité le considérera, après Hamilton, comme un des bienfaiteurs de la république américaine, et comme ayant achevé l'œuvre des Washington et des Jefferson.

M. Clay est d'une taille élevée, d'une constitution robuste, bien que frêle en apparence ; ses manières sont froides, mais pleines de dignité, à la fois polies et simples. Ses yeux, bleus et petits, jettent des flammes quand ils s'animent. Son front est large et élevé. Sur sa bouche, on peut lire un caractère ferme et indomptable. On a publié, en 1828, quelques-uns de ses discours. Ils sont remarquables sous tous les rapports, soit que l'on y cherche des leçons de politique, soit que l'on n'y considère que les qualités oratoires. On y distingue surtout de la précision dans les pensées et dans l'expression, de la rapidité, une logique sévère, de la concision, de l'élégance, et une sage économie d'ornements.

Deux fois M. Clay a été candidat à la présidence ; deux fois il a échoué. Ses amis le portent encore cette année, et l'on dit qu'il a beaucoup de chances ; nous souhaitons qu'il triomphe, car les États-Unis ne sauraient être gouvernés par un homme plus honnête et plus expérimenté.

Qu'il réussisse ou qu'il échoue, nous savons que M. Clay est trop sincèrement républicain pour murmurer contre le choix de ses concitoyens. Ses amis pourront déplorer que tant de vertus ne soient pas appréciées comme elles le méritent par l'opinion populaire. Quant à lui, arrivé à un âge avancé, il se consolerait, dans le repos et la tranquillité de la vie privée, dans cet échec, qui ne peut en rien altérer la gloire d'une carrière consacrée tout entière à son pays et dévouée à ses intérêts. Il pourra se dire que jamais il n'a fait aucun sacrifice à l'opinion des partis, que jamais il n'a reculé devant ce qu'il regardait comme un devoir, dùt-il rencontrer l'impopularité. Il a trouvé, dans son amour pour la liberté, la force de résister aux entraînements de la gloire militaire, le courage de rappeler son pays à l'esprit qui a fondé sa prospérité et sa grandeur, et par son éloquence il a contribué à sauver la république des États-Unis du despotisme du sabre. C'en est assez ; la plus haute fonction de l'État n'ajouterait rien à une gloire aussi pure.

ÉDUCATION.

Nous recommandons à l'attention particulière des lecteurs, les articles si justes, si pratiques, si précieux de notre correspondant M. sur l'éducation des enfants. Dans ce pays, où l'éducation est le premier des besoins, la méthode d'instruire la jeunesse doit être pour beaucoup dans ses progrès et on aura beau faire travailler les enfants, ils n'apprendront rien, si on ne leur enseigne, et ce qu'il faut et comme il le faut. Nous remercions notre correspondant, et nous espérons qu'il voudra

bien continuer de nous adresser quelques fruits de ses loisirs studieux."

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Faire voyager en esprit les enfants, excellent moyen de les instruire, et de les habituer à rendre compte de ce qu'ils savent ou observent.

Les voyages sont une école profitable, l'on est généralement assez d'accord sur ce point. A quel qu'un qui l'ignore ou le nierait, il serait facile de lui faire voir que quelque correcte, quelque énergique et quelque vive que puisse être la description donnée d'un pays ou d'un lieu quelconque, par le voyageur le plus honnête et le plus compétent à en parler, il faut de la part de celui qui lit cette description, un effort d'imagination qui, tout grand qu'il puisse être, ne donne qu'une idée bien faible de ce dont il est question, comparée avec l'impression que produit, et la connaissance que donnent la vue et l'examen de ce qui est décrit dans un livre. Il y a d'ailleurs, une infinité de détails que jamais voyageur ne s'aviserait d'intercaler dans son récit, et lorsqu'on est sur les lieux, l'on apprend tant par observation, qu'au moyen de conversations, mille choses que l'on n'aurait guère pu connaître autrement. Nous ne parlons pas des bibliothèques, des manuscrits, des ruines, des statues, des monuments de toutes espèces dont l'examen offre une mine à exploiter pour celui qui cherche à s'instruire.

Mais, comme il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir voyager, il faut y suppléer du mieux que possible par l'étude de la géographie combinée avec celle de l'histoire et la lecture des voyages. Il faut quelque chose de plus, c'est de voyager sur la carte, lorsqu'on ne peut sortir de son pays.

Ce mode nous paraît devoir être très avantageux, aux enfants surtout. Nous voudrions qu'on commençât par leur donner une connaissance générale de la géographie ou des différentes grandes divisions de l'histoire. Cela fait, l'on pourrait leur proposer un voyage, disons dans la Palestine, et les contrées voisines, car nous pensons que la meilleure manière de les bien instruire, est de remonter à la source de toutes les histoires, de tous les événements, la création du monde, et la connaissance des lieux, où se sont passés ces premiers événements. L'histoire sacrée est, à notre avis, d'une telle importance, comme base dans l'éducation qu'on donne aux enfants, et ensuite pour ceux qui désirent étudier par eux-mêmes la bible, qu'on ne saurait trop s'attacher à rendre les enfants maîtres de cette partie de la géographie, qui y a rapport.

Ces connaissances préliminaires acquises, abouchez-vous sans gêne, avec l'enfant que vous voulez instruire. Entrez dans ces idées, car nous supposons que vous vous êtes donné la peine d'étudier et de connaître son caractère. Montez ensemble sur un vaisseau, après lui avoir dit quel est le voyage qu'il s'agit de faire — Faites partir votre vaisseau d'un endroit bien connu de l'enfant, faites lui remarquer de quelle latitude et de quel climat vous faites voile, dans quelle direction vous allez, par quelle mer, quelles latitudes, quels climats variés vous passez, si de l'océan, vous entrez dans une mer intérieure, v. g. à Gibraltar, pour vous rendre à l'Est de cette mer, arrêtez-vous au roc fameux, faites dire à l'enfant tout ce qu'il en connaît, et dites lui vous-même ce qui vous paraîtra à propos. Faites lui bien observer où vous êtes, la côte d'Afrique et celle de l'Europe, la largeur de l'une à l'autre à l'entrée de la Méditerranée ; ne manquez pas de lui parler des principaux ports de mer de l'Espagne, et n'oubliez pas de lui montrer Palos d'où Christophe Colomb fit voile le 3 Août 1492, pour l'Ouest ; entreprise qui fut suivie de l'importante découverte de l'Amérique. Ayez bien soin de dire à votre élève, qu'on peut se rendre à l'est de la Méditerranée, sans s'arrêter ainsi partout, pour ainsi dire ; et sans pourtant trop le retenir, qu'il apprenne, en passant, ce qu'il y a de plus propre à l'intéresser et à l'instruire sans l'embrouiller. Comme le but de ce premier voyage,

est de le conduire aux contrées qui sont à l'est de la Méditerranée, et de commencer ses courses par l'histoire pratique de l'origine du monde, et de la géographie qui a rapport aux premiers évènements, vous aurez occasion, et dites le lui, de revenir sur le reste.

Accoutumez l'enfant à la précision, l'exactitude et la clarté dans ses descriptions et ses narrations. C'est au peu de soin qu'on apporte généralement à cet important objet, que l'on doit, en toute probabilité, attribuer cette manière gauche et ennuyeuse, ces idées confuses, ce peu de précision, et les locutions hazardées, ou traînantes, pour ainsi dire, que l'on remarque chez tant de personnes assez intelligentes d'ailleurs. Au reste, comme en histoire, en géographie et toutes les connaissances, l'on doit avoir constamment en vue ce qui est pratique et peut être utile, et que la vie est trop courte pour s'amuser à apprendre ce qu'on ne peut mettre à profit, rien de plus intéressant que de façonner l'esprit des enfans, de manière à les habituer à ne rechercher que le solide et l'utile. C'est le moyen qu'ils sachent ce qu'on doit savoir, et qu'ils le sachent bien, et ne s'exposent pas au ridicule comme tant d'autres qui n'ont aucune idée fixe, doutent de tout, ne peuvent jamais se décider, ou ne le font que difficilement, après vous avoir assommé de raisons pour et contre, ce qui n'est guère profitable, lorsqu'il s'agit de prendre un parti.

Il faut assurément de la prudence; mais dans le monde, l'énergie et la décision sont d'un prix inestimable; faute de savoir se décider, on passe souvent pour un sot (et de fait, ne l'est-on pas,) et l'on perd des occasions fort opportunes de se faire à soi-même et aux autres, beaucoup de bien.

Que vos petits voyages soient donc plus ou moins réglés sur ces principes, ou d'après de meilleurs, si vous en connaissez.

M.

Montréal, Décembre, 1844.

(A continuer.)

POUR LA REVUE CANADIENNE.

"Tout sert en message,"
Montaigne.

Rien de mieux applicable à l'éducation que l'on doit donner aux enfans, que ces quatre mots du spirituel et profond Montaigne. *Tout sert en message*, je veux dire, tout ce que l'on peut apprendre de bon, doit être appris, car tout peut devenir utile. L'on devrait donc s'appliquer à enseigner ou faire enseigner aux enfans, garçons et filles, tout ce qui tient non seulement à l'éducation, dans l'acceptation usitée de ce mot, mais tout ce que l'intelligence humaine est susceptible de comprendre et de retenir d'utile. Qu'on ne s'y trompe pas, les enfans ont, en général plus d'aptitude qu'on ne pense; il ne s'agit que de donner à leur esprit, une bonne direction pour ainsi dire. Je ne prétends pas qu'il faille assujétir de jeunes enfans à un travail constant, pénible et par là même décourageant, loin de moi une semblable pensée. De deux inconvéniens, l'application trop grande ou la paresse, je ne balancerai pas un instant à faire le choix, si l'on me donnait un sujet qui fût au-dessous de onze ans, qu'on ne se scandalise pas, je serais, sans contredit, pour la paresse. Si une fois, vous inspirez à un enfant, du dégoût pour l'étude, il n'aimera ni la lecture, ni les conversations utiles, il détestera les livres et les efforts désordonnés que vous lui aurez fait faire, l'auront, en toute probabilité, tellement lassé, que vous ne pourrez plus le remettre au travail; et vous lui aurez fait perdre un temps extrêmement précieux, celui que l'on doit mettre à profit chez un enfant de dix à onze ans, pour l'instruire par le moyen le plus attrayant, le plus intellectuel et le plus efficace, la conversation ou des sujets amusants et utiles tout à la fois. Si cet enfant devient studieux par la suite, ce sera par l'effet de quelque autre cause que votre système décourageant. Il y a donc en cela, comme en toute autre chose, un moyen de réussir: c'est tout purement et simplement d'instruire en amusant, c'est de faire avancer l'enfant, sans qu'il se doute que vous lui donnez des leçons. La conversation, les

conférences, et la communication des connaissances premières, en jouant, en badinant, voilà le moyen.

Quand à ce qui doit être enseigné d'abord, cela dépend du calibre d'esprit des enfans, et de leur caractère, et des circonstances où ils se trouvent. La sagacité, le tact et la prudence des parens ou des instituteurs, devrait suffire pour bien diriger, sous ce rapport, ceux aux soins importans desquels seront confiés ces enfans. Mais ce que je prétends, c'est qu'aux garçons et aux filles, l'on fasse apprendre tout ce qui est nécessaire, tout ce qui est utile, tout ce qui est ornemental, on un mot, tout ce qui peut servir dans quelque situation qu'ils se trouvent placés, lorsqu'ils auront à faire leur chemin dans le monde. Et que l'on y fasse bien attention! dans la prospérité, nombre de choses sont agréables, éloignent l'oisiveté, tiennent le corps et l'esprit en activité, et aident à soulager l'infortune, qui dans l'adversité dont personne ne peut ou ne doit se croire garanti, sont d'une nécessité indispensable. Les renversemens inattendus de fortunes colossales, et par suite, l'état de dénuement absolu auquel des familles naguère opulentes, ont été tout à coup réduites, doivent servir d'avertissement aux orgueilleux, aux sots, aux imprudens, en un mot, à tous ceux chez qui la paresse, le défaut de sentimens et une confiance dans leur présent état de fortune, sert de prétexte, pour ne pas s'instruire eux-mêmes dans tout ce qui est utile, et faire instruire ceux qui leur appartiennent ou leur sont confiés.

Il serait superflu d'énumérer tout ce qu'on doit faire apprendre à la jeunesse; il vaut beaucoup mieux s'en tenir à la résolution de ne rien omettre, si les circonstances le permettent, et dans tous les cas, faire en cette matière, tout ce qui est praticable.

M.

Montréal, Décembre, 1843.

REVUE DU PROGRÈS.

L'INSTITUT CANADIEN.

Nous voyons avec joie, nos jeunes compatriotes se réveiller enfin de leur long assoupissement: nous l'avons déjà dit, nous ne sommes pas assez agités par un besoin d'avenir et par l'activité. Ici chacun semble se replier sur lui-même, et ne pas regarder en avant; mais cet état ne peut durer, et il n'y a aucun doute que le mouvement qui se fait aux centres s'étendra aux extrémités. Nos compatriotes de Québec ont, l'année dernière, nous croyons, formé une ou deux sociétés d'études littéraires, scientifiques et de discussion. Ces associations ont réveillé le goût des lettres et produit déjà d'heureux résultats. Un si bon exemple vient d'être suivi par les jeunes gens de cette ville, qui viennent de former une association, sous le nom "d'Institut Canadien," ayant pour but l'avancement intellectuel et moral de la jeunesse. C'est un beau et noble projet que celui de se réunir, de s'associer, pour s'aider mutuellement, pour se pousser dans le chemin de la science. Tous les jeunes gens sans distinction, devraient de suite s'inscrire sur les listes des membres de la société. Nous espérons que nos jeunes amis persévéreront dans leurs efforts, pour établir l'Institut Canadien, sur des bases solides et durables, et nous ne doutons pas qu'ils trouveront dans toutes les classes de la société de bien vives sympathies.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Il est encore une association littéraire et scientifique en cette ville, que nous désirons

mentionner, c'est la Société des Amis, dont nous avons nous-mêmes l'honneur de faire partie. L'article suivant, que nous reproduisons, qui fut pour ainsi dire, l'article d'ouverture de notre société, en exprime si bien, si heureusement la pensée et le but, que nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est l'expression de notre reconnaissance envers la Société des Amis, pour l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à notre journal.

LES LOISIRS STUDIEUX.

Pour mon entrée dans la Société des Amis.

MES AMIS,—A la dernière strophe de sa touchante élégie de la *Jeune Captive*, André Chénier appelle ceux qui liront ses vers les amans des loisirs studieux.—Il les invite à chercher quelle fut cette belle qui l'inspira. Une prisonnière jeune et désolée, celle dont la douce voix répondait de loin à ses accents plaintifs, dont il apercevait les traits charmants à travers le grillage étroit de son cachot, avait touché sans doute le cœur du poète; il lui adressa ses chants; elle en fut le sujet et l'occasion.—Mais l'amour et le malheur ont-ils toujours la poésie pour compagne inséparable? Tout amant sait-il chanter sa maîtresse? Sait-il toujours répondre à ses tendres soupirs, à ses plaintes, à ses regrets aers par des échos harmonieux? Le cœur est souvent muet. Le sentiment le plus vif, la pensée la plus brillante ont besoin pour être compris et partagés, d'une expression heureuse et facile. Le génie ne suffit pas pour la trouver; c'est plutôt l'étude qui fait le poète, qui célèbre la beauté, qui console le malheur.

Vous, mes amis, qui soumettez vos loisirs et vos études aux lois de l'amitié, qui voulez bien que j'augmente la somme de mes plaisirs et de mes connaissances en partageant les vôtres, et qui ne me demandez en retour que de vous contenter mes pensées joyeuses ou graves, acquises ou spontanées, n'êtes-vous pas de ceux que le poète appelle les Amans des Loisirs Studieux? Je professe le même culte. Nous connaissons tous les charmes que l'étude répand sur la vie. Mais elle est d'abord une maîtresse exigeante; il faut la suivre constamment, la presser, la solliciter longtemps; elle vous rebute, vous dégoûte, vous présente mille obstacles; mais aussi de quelles douces faveurs sait-elle récompenser vos peines, votre persévérance? Vous est-elle jamais infidèle tant que vous l'aimez? Ses attraits rennaissent sans cesse, elle a toujours des agréments nouveaux; vous vieillissez, elle semble rajeunir; vos goûts changent, elle se prête à tous vos caprices; grave ou léger, savant ou rêveur, elle le sera comme vous; partout elle vous suit, en voyage, dans les salons, à la campagne, dans la prison solitaire, de nuit, de jour; où vous voulez, elle va, sans souci d'elle-même, sans crainte de jamais être de trop.

L'étude ne craint pas les loisirs; elle semble se plaire à être négligée pour eux; elle sait bien que ceux qui l'ont connue ne l'oublieront pas; elle fait plus, elle s'unit aux loisirs pour nous plaire, en réveillant à tous propos, quand on s'y abandonne, les souvenirs qu'elle nous a laissés. C'est elle qui vient nous souffler à l'oreille le sujet de nos causeries, qui nous fournit les reminiscences du passé, les rapprochemens, les comparaisons fréquentes; qui se met de tiers dans la conversation de deux amis et les amuse, qui répand l'intérêt sur les paroles vagues de l'étranger qu'on rencontre; qui établit souvent l'intimité entre des hommes d'un esprit cultivé à propos de souvenirs communs dont elle fait des liens impérissables. Mais c'est surtout dans l'isolement, quand notre esprit ne peut se recréer qu'en puisant à son propre fond, se nourrir que de son passé, c'est alors que les souvenirs de l'étude sont une source intarissable de jouissances, qu'ils consolent et font quelquefois oublier les peines de la solitude. Ils embellissent nos rêveries; et quand notre imagination repliée sur soi-même, se complait à inventer quelque chose qui lui soit propre,

ils donnent une forme à l'être fantastique que nous venons de créer, et le rendent intéressant en l'ornant des brillantes draperies que l'étude nous a prêtées.

D'autres avant nous ont aimé l'étude comme nous voulons faire, et lui ont dû bien des jouissances. Voyez Plin s'arrêtant au milieu d'une chasse au sanglier, pour écrire à un ami cette lettre où il fait l'éloge de l'étude; voyez Ovide sur les bords du Daube, se consoler de son exil et de ses amours perdus, en racontant les vieilles fables de la Grèce qui font toujours maître ensemble les lettres et les plaisirs, les jeux et les sciences. Parmi les modernes, le savant Barthélemy écrivait le voyage d'Ancharsis à côté de ses filets de pêcheurs; Byron mesurait la cadence de ses vers au galop de son cheval. Vous voyez que de tout tems l'étude et les loisirs se sont donné la main; ils semblent avoir besoin l'un de l'autre; sans jamais se séparer ils se suivent et se succèdent tour à tour. Je ne voudrais pas pour tout au monde changer l'ordre établi, et je dirai avec vous; étudions et amusons-nous.

Joyeux équipage d'un esquif qui s'aventure sur l'océan des connaissances humaines, espérons que nous irons bien loin ensemble. Nous n'arriverons jamais au port, et c'est une pensée qui m'attriste; l'étude est un voyage qui ne doit jamais finir; je ne vois pas de terme où l'esprit puisse se reposer, au-delà duquel l'imagination n'indique encore à suivre une route dont la trace se perd dans le lointain. La mer des connaissances humaines est sans bornes, et notre curiosité ne l'embrassera jamais toute entière. Mais allons toujours, et quand à la fin de notre course nous entrerons fatigués dans quelque port, nous inviterons ceux qui voyagent comme nous, à s'avancer plus loin, bien loin, en leur répétant ce que vous m'avez dit en m'appellant parmi vous: courage amis!

GUILAUME LEVESQUE.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 4 JANVIER, 1845.

1844.

Eugenes labuntur anni.....

Horace.

Il y a quelques jours de cela: elle avait oublié ses malheurs passés; c'était au milieu de la joie et des plaisirs de tous genres, elle était si gaie, si folle de jouissances, si bruyante, livrée à tant d'enivrement, si pleine de santé et de vie! vous lui auriez donné, à la voir après la Noël, jouissant si bien du présent, sans s'occuper de l'avenir, vous lui auriez assurément donné au moins quinze jours d'existence; et pourtant elle n'en a vécu que cinq. Elle est bien morte la pauvre année 1844!

Morte de sa belle mort! et *ab intestat* encore, car ne laissant pour hériter de son immense succession, qu'une enfant légitime, elle ne s'était pas seulement donné la peine de faire son testament. "Le mort saisit le vil" comme disent messieurs les Avocats, c'est à dire que l'enfant 1845 est entré de suite, sans réquisition, sans sommation, sans procédure aucune, en possession de l'immense patrimoine de ses ancêtres.

Elle n'est plus la pauvre année 1844! Nous l'avons enterrée, sans de pompeuses funérailles, sans verser de larmes, sans donner peut-être assez de regrets, de sa fin prématurée. Elle nous disait pourtant de bons avis à ses derniers moments; elle nous disait la

brivèté de la vie, la rapidité de l'existence, l'incertitude de la mort! Et nous faibles humains, nous ne nous serions pas arrêtés un moment, pour réfléchir à son sort. Oh! non! Il fallait se livrer à la joie, aux plaisirs, s'étourdir de bonheur, pour ne pas songer aux années qui s'en vont, et surtout à la pauvre défunte année 1844! D'ailleurs nous étions si près du "jour de l'an."

Jetons maintenant quelques fleurs sur sa tombe. Nous suivons la méthode des Massillon et des Bourdaloue. Nous allons de loin marcher sur leurs traces; et comme ces illustres panégéristes, pour faire l'oraison funèbre de l'année défunte, nous devons proclamer et ses hauts faits, et ses dires, et ses œuvres. Comme l'existence de beaucoup de ses ancêtres au pays sa vie fut une vie d'agitation, d'orages, de tumultes et de combats. De son temps, elle vit la guerre civile, la haine et les discordes régner despotiquement autour d'elle, parmi des hommes nés sur le même sol, vivant sous le même ciel, et que la providence voudrait unir comme des frères dans une même famille. Elle fut une année de malheurs, de tristesse, de chagrins et de douleurs, comme les événements de son temps furent mêlés de malheurs, de tristesse, de chagrins et de douleurs; car des familles pleurèrent la perte de leurs membres, des pères la mort de leurs fils, des fils, celle de leur père, et des épouses furent plongées tout à coup dans le veuvage, inconsolables et sans ressources. Comment pouvait-elle être heureuse, calme et prospère, quand partout autour d'elle régnait la fermentation fiévreuse de toutes et des plus mauvaises passions politiques? De tous les faits et de tous les événements de l'année écoulée, qu'est-il résulté pour notre société? N'a-t-on pas vu durant le cours de cette année combien la politique poussée à un point d'agitation désordonnée peut faire de mal à notre belle patrie? Il semble qu'il y ait une fatalité attachée aux affaires de la colonie. L'année 1843 nous avait vu marchant sans distinction de couleurs politiques, comme un seul peuple dans une voie d'améliorations et de prospérité; l'année 1844 nous a vu divisés en deux camps, sous les armes, bataillant et d'estoc et de taille, en guerre ouverte. Ce ne sont pas les divisions des partis, ce ne sont pas les combats qu'ils se livrent, ce n'est pas leurs luttes de tous les jours qui nous étonnent, mais ce sont les symptômes de haine, de mauvais sentimens, de manque de confiance, ce ton d'acéribité, d'irritation, qui domine dans les partis. C'est là, selon nous, un obstacle permanent à la prospérité du pays, à son avancement vers un meilleur état de choses.

Nous devons le dire, ce que nous voudrions voir disparaître de notre société, ce sont ces rivalités nationales et religieuses qu'on semble vouloir réveiller et alimenter; qui ont fait de notre cité, durant la dernière année, le théâtre de scènes honteuses pour un peuple civilisé. Ce que nous déplorons, c'est de voir tout l'acharnement des passions politiques,

amené sur le terrain neutre des affaires ordinaires, et des communes transactions de la vie. Hommes de tous les drapeaux, de toutes les couleurs politiques, n'est-il pas de notre devoir à tous, de chercher à détruire cet état de société, à calmer et apaiser ces passions implacables, ces germes de discorde et de guerre civile? Que dans un gouvernement représentatif comme le nôtre, les partis s'engagent dans les combats, dans les batailles de la constitution, avec zèle, avec chaleur; bien: mais qu'au nom des religions, qui toutes doivent être essentiellement pacifiques, charitables et réconciliatrices, qu'au nom de ce Dieu, adoré sous tant de formes, et qui, lui, ne prescrit qu'une forme de s'aimer les uns les autres, on arrive à cet état de rage frénétique, prêts à se détruire, à s'entr'égorger, comme des bêtes féroces, qu'on se rende coupables d'actes de violence et de proscription; voilà, selon nous le plus grand fléau qui puisse nous affliger.

Les nationalités sont encore des religions, autour desquelles les hommes se rallient au nom de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus cher, les traditions du passé: les mœurs et le langage. Sur cette terre où se sont rassemblées tant de races diverses, et sous le rapport des mœurs et de la langue, n'est-il pas *expédient*, ne faut-il pas, bon gré mal gré, écarter de toutes les discussions, ces allusions aux nationalités, comme aux religions diverses. D'ordinaire doit-on demander aux hommes quelles religions ils professent ou quels furent leurs ancêtres? Non! Doit-il y avoir plusieurs peuples dans le Canada? Non! Les habitans de ces vastes provinces doivent être, comme une grande famille, dont les différents membres, il est vrai, peuvent avoir différentes nuances politiques, mais qui jamais ne devraient se jeter à la tête dans leurs relations publiques ou privées, et leurs langues et leurs croyances diverses. En nous jetant ensemble sur cette terre, la providence a voulu que nous fussions un seul peuple; sous quelque forme de gouvernement que nous soyons, quelque changement qu'il arrive dans notre état social. Il nous faut vivre ensemble, il nous faut tous, sans distinction, partager la prospérité, ou les mauvais destins de notre commune patrie. Loin de nous donc, ces rivalités religieuses et nationales! Sommes-nous au temps, où deux nations, ou deux tribus, vivant ensemble dans la même forêt, occupant le même coin de terre, du moment qu'elles ne sympathisaient plus l'une avec l'autre, il y avait entre eux guerre, et guerre à mort, jusqu'à ce que la plus forte et la plus puissante chassât l'autre du terrain et demeurât maître du champ de bataille? La civilisation dans sa marche à travers le monde, n'a-t-elle pas balayé les préjugés et répandu partout la tolérance? N'a-t-elle pas changé les mœurs des nations en les instruisant? Ici, avec le cours des années il devra y avoir fusion de tous les hommes en un seul peuple; l'éducation devra effacer ces aspérités, ces différences, qui jusqu'à aujourd'hui ont fait

des canadiens, deux populations distinctes et séparées, avec des intérêts divergents et opposés; une question de droit constitutionnel venait-elle sur le tapis, avec un peu de bruit et d'agitation, un parti criait; Vive le Roi! et dénonçait l'autre comme séditionnel et insurrectionnel. Delà l'irritation, l'exclusivisme et cette guerre permanente de personnalités; delà ces interminables, ces éternels différends sur des intérêts sectionnaires et de partis. Au sein même de nos Législatures, on pouvait observer ce trait saillant et caractéristique de nos mœurs et de notre état de société. On retourne vers le passé, pour y trouver des actes d'accusation, des sujets de reproches, y réveiller d'anciennes difficultés; comme le disait si justement un de nos plus jeunes députés, il y a quelques jours: on fait le procès de chacun des partis, on fait le procès des individus, on s'occupe du passé, mais c'est du présent, c'est de l'avenir du pays qu'il faut nous occuper!

La convergence des intérêts divers vers un centre commun et d'unité, l'abandon ou plutôt la fusion de tous les intérêts, pour l'intérêt général, et surtout la répudiation de ce système d'hostilité, qui jadis a séparé le peuple du Canada en deux camps, et cela même en dehors des différences et des questions politiques; ce sont là, selon nous, des garanties d'avancement et de prospérité pour le pays. Que chacun chérisse la foi, les mœurs, la langue de ses pères; que chacun garde avec une pieuse vénération cet héritage des descendants: il est un lâche qui l'oublie ou y renonce! Mais aussi que tous respectent et les croyances, et les mœurs, et la langue de leurs voisins.

Le temps et l'éducation feront le reste. Aujourd'hui, pour le salut de la patrie, nous voudrions dire: l'année 1844 n'est plus! et avec elle, nous avons enterré ces vieilles haines des temps passés, nous avons arraché du sol ces germes de tant de maux. Année 1844, que la terre te soit légère!

1845.

Jour de l'an! jour de l'an! temps de joies et de fêtes, de bonbons et d'étrennes! temps d'ivresse et de plaisirs, de bonheur au foyer domestique et au toit paternel! nous l'aimons! car tu rassembles les enfants autour de leurs parents pour qu'ils les bénissent; tu jetes au cœur de l'enfant des sentiments de gratitude pour les bienfaits qu'on lui prodigue; tu rappelles tant et de si doux souvenirs de l'enfance, quand, exempts des soucis et des misères d'un âge plus avancé, tous nos désirs se concentraient sur les espérances de ton arrivée! Nous t'aimons! car tu ramènes fraîches à la mémoire, les scènes intimes de la vie passée, les usages du bon vieux temps, les pensées d'autrefois! tu ressèves, chaque année, les liens de l'amitié; tu es le jour des épanchements, des bons souhaits, des baisers, des visites et de la gaieté! Oh! que ne donnerions nous pas, pour voir tous les jours de la nouvelle année, aussi purs, aussi

joyeux, aussi heureux que le premier? Et cependant, nous connaissons bien les misères du jour de l'an; nous savons cette longue file de gens, qui vous abordent d'un air si poli, comme s'ils s'intéressaient tant à votre santé, et qui vous répètent cette phrase qui fait peur à tant de gens: "bonne année, monsieur;" ce qui exprimée plus clairement veut dire, "un petit écu, s'il vous plaît!" Nous savons les centaines de visites que vous avez à payer et rendre ce jour là, suivant l'usage, sous peine de passer pour un homme peu civil, ou pour un ours; nous savons les froides formalités de quelques unes de ces visites annuelles; et encore le singulier plaisir qu'ont les gens de venir s'informer de votre santé ce jour là, qui l'année entière s'occupent fort peu, que vous soyez vivants ou défunts; et puis l'intéressant, l'agréable amusement d'entendre répéter vingt-cinq fois en un jour la même conversation mot pour mot; et puis les petits embarras dans lesquels vous jette, bien involontairement, sans doute, quelque bonne maman, en vous introduisant ses petits enfants au nombre de quatre, qui n'ont rien de plus pressé que de vous montrer tous leurs bonbons, toutes leurs étrennes, et puis de vous dire: ces dragées, ces bonbons, c'est monsieur un tel qui nous les a donnés; ce cheval, cet éléphant, cette arche de Noé, c'est monsieur un tel; et toutes ces petites explications vous sont données d'un petit ton badin, avec de petits airs significatifs, qui veulent dire, à peu près: "et vous, monsieur, qu'allez-vous donc nous donner?" Et pendant ce temps là, vous roulez entre vos doigts au fond de votre poche, le dernier écu restant des vingt dollars que vous y avez déposé le matin même. Et les cadeaux et les étrennes à votre femme, aux enfants, aux amis, aux domestiques! Nous savons tout cela; et cependant, jour de l'an, nous t'aimons quand-même! car, quand tu viens, il y a de si doux, de si gracieux, de si aimables sourires; il y a de si bonnes, de si joyeuses paroles; les yeux pétillent de tant de bonheur et d'ivresse! oh! tes misères ne sont rien comparées à tes plaisirs! il est encore quelque effusion et quelque vérité dans cette poignée de main entre les amis; et du bon vouloir dans tes souhaits, et à voir la franche gaieté; la folle joie des enfants, nous éprouvons encore du bonheur, comme aux jours de l'an de notre jeune âge.

On nous a demandé souvent depuis quelques jours, quelle politique nous allions suivre, sous quel drapeau nous allions nous ranger, sous quel chef nous allions combattre? Aujourd'hui nous devons un mot là-dessus. Nous réclamons pour et par la nature de notre publication, indépendance de tous les partis politiques. Notre Revue devait s'occuper de la politique comme elle s'occupera de l'histoire contemporaine, de la littérature et des sciences. Il nous semble qu'il y a assez de journaux périodiques qui s'occupent de

nous découvrir, de nous dévoiler, de mettre à nu les faits et gestes, les dires et les menées des partis; pour nous, nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs, les questions et les faits qui se rattachent plus à l'histoire du pays, à son avancement, à ses progrès et à la condition générale et entière de la société canadienne.

POÉSIE.

ADIEU! OUBLIEZ-MOI...

Oublier, et comment vous oublier, madame?
Qui donc pourrait jamais effacer de son âme
Si profond souvenir?

Oublier vos yeux bleus et leur regard timide,
Et les tendres accens de votre voix candide
Si doux à retenir!

Oublier votre front où glisse la pensée
Comme une onde limpide et s'échappe oppressée
La voix de votre cœur!

Oublier la tendresse et la mélancolie
De votre âme si pure et sans cesse remplie
D'extase et de douceur!

Penser que le poète oublie. Oh! c'est lui dire:
Que les cieux sont déserts, que l'homme doit maudire
Et sa mère et son Dieu!
Qu'il lui faut désormais abandonner sa lyre,
Cesser ses chants d'amour qu'aucun ange n'inspire;
Que son âme est sans feu!

Il s'éloigne et se tait, mais jamais il n'oublie.
Un jour vient où son âme ardente et recueillie
Va rêver dans les bois,

A l'ombre des rameaux et le long des prairies:
Il chante...et sur son front mille images chéries
Se posent à la fois.

Madame, il en est une,—une image de femme
Qu'à toute heure, en tout lieu, dans son rêve il réclame
Qu'il évoque à genoux!

Dans les sources du ciel, onde qu'il a choisie
Pour abreuver son cœur d'extase et d'ambrosie;
Et cette femme est vous!

A. D'HUST.

MODES DE 1845.

Comment s'habiller en l'année 1845? C'est là une grave question, une question qu'il serait bon de soumettre à un conclave de couturières et de marchandes de modes; ces demoiselles, (j'aime à la croire) sont compétentes en cette matière, et peuvent seules annoncer l'avenir réservé au cotillon; car elles sont naturellement les Lenormand et les Cusandro de la mode. Pourquoi en effet ne la prédiraient-elles pas, puisqu'elles l'inventent? Nous dirons la même chose de MM. les tailleurs qui ont inventé, entre autres découvertes commodes, les habits qui se déchirent comme de l'amadou, et les pantalons qu'on ne peut pas mettre, mode excessivement agréable pour les personnes qui ont besoin d'allumer un cigare, et pour celles qui tiennent à ne pas être trop vêtues.

Quoiqu'il en soit, nous devons à l'indiscrétion d'un tailleur et d'une marchande de modes, tous deux célèbres dans leur profession, le bonheur de pouvoir vous offrir le costume masculin et féminin qui aura cours en 1845, et qui sera ce qu'on appelle, *bien porté*.

Costume de femme: bonnet à la vieille; paletot; manchettes de fourrures; robe à volant, ou lambrquin; cigarre à trois sous.

Costume d'homme: paletot-sac, canne et parapluie; lunettes ou lorgnon; on continuera à porter beaucoup de barbe et très peu de cheveux.

Costume d'enfant: chemise, et casque à la hussard. Ces modes ne sont pas neuves; on ne peut pas dire non plus qu'elles soient très consolantes; mais que voulez-vous? le monde se fait vieux, et l'humanité n'est pas gaie: il est logique qu'elle prenne un habit uniforme.

Maintenant, chers lecteurs, en attendant que vous passiez chez votre tailleur, ou chez votre modiste, pour vous faire habiller à la 1845, permettez-nous de vous offrir vos étrennes; nous avons cherché ce qui pourrait vous convenir le mieux, car nous avons le désir sincère de vous plaire. Notre première idée était de vous envoyer à chacun, dans une papillote, un contrat de 50,000 livres de rentes à 6 pour 100; mais il nous a semblé plus délicat de vous dire: Agréez, cher abonné, nos souhaits de bonne année: "Les petits cadeaux entretiennent l'amitié."

NAISSANCES.

En cette ville, le 24 décembre, la Dame de H. S. Dunlop, Ecr. a mis au monde une fille.

En cette ville, le 25 décembre, la dame de A. C. Harvey, Ecr. a mis au monde un fils.

A Québec, le 24 décembre, la Dame du Major Henry Temple a mis au monde une fille.

MARIAGES.

Mariés, à la résidence de John Redpath, Ecr. Terrace Bank, le 31 décembre, par le Rev. Henry Wilkes, A. M. Francis F. Blacklock, Ecr. marchand de cette ville, à Demoiselle Marguerite Pringle, fille de George Drummond, Ecr. d'Edimbourg, Ecosse.

CHS. J. COURSOL,

AVOCAT,

Encoignure des Rues St. Vincent et Ste. Thérèse.

A VENDRE,

CINQ BEAUX EMPLACEMENTS,

DE 80 pieds de front, sur une profondeur de 200 à 300 pieds dans la situation la plus élevée et la plus belle de la ville; bornés en front par la rue Lagnachetière, et en arrière par la rue Belmont, larges de 53 pieds.

— DE PLUS : —

5 à 6 lots de diverses grandeurs, sur la rue Lagnachetière, vis-à-vis l'église catholique irlandaise maintenant en construction. Les conditions sont des plus faciles. S'adresser à P. LAMOTHE, notaire, rue Notre-Dame, ou au sousigné, à son bureau, rue Ste. Thérèse.

J. M. LAMOTHE, Avocat.

Montréal, 4 Janv. 1845.

PROSPECTUS.

En livrant au public le Prospectus d'une nouvelle publication, nous devons en expliquer bien la nature, la pensée et le but. Personne ne niern, qu'au milieu des progrès qui se font ici, comme ailleurs, le besoin d'un Journal consacré spécialement à répandre le goût des lettres, à réveiller l'énergie de nos compatriotes, en fait de sciences et d'art, se fait vivement sentir. Pour nous, nous l'avons vu; nous avons cru un tel besoin urgent; et, depuis longtemps, la pensée d'une publication, du genre de celle que nous offrons aujourd'hui, fut une pensée de tous les jours, de tous les instants, et, nous osons l'espérer, nos compatriotes ne manqueraient pas, par leur encouragement, d'accueillir favorablement notre projet. Ici, comme dans tous les pays où l'éducation n'est pas généralement répandue, le journalisme rencontre, dans ses entreprises, beaucoup de difficultés, beaucoup d'obstacles. Depuis son origine au pays, engagée dans une lutte continuelle et permanente, sous les divers drapeaux des partis se disputant le pouvoir, jetée dans la tourmente politique, la presse n'a pu avoir pour aliment et pour sujet ordinaire d'enseignement, que des textes puisés dans les discussions des intérêts politiques locaux et de circonstances, et, souvent, au milieu de l'agitation des passions, dans les sorties dévergondées de quelques novellistes ou commentateurs contemporains, et quand, de temps à autre, quelque effort fut fait de présenter une feuille d'un genre plus philosophique, plus scientifique et littéraire, cet effort ne trouva pas assez de sympathie et fut obligé de céder aux exigences des temps.

Aujourd'hui que tout s'agit autour de nous, et, après notre état de permanence, qu'il nous faut bien prendre part au mouvement général, sous peine de rester en arrière et de perdre une influence légitime; aujourd'hui que le désir du lire et de s'instruire en tout et sur tout, se répand dans toutes les classes de la société, nous croyons le moment favorable et opportun. Ce qui manque, il faut bien le reconnaître, à la grande feuille canadienne-française, c'est l'éducation, c'est la science, et, avec elles, l'industrie et l'activité; sans elles notre existence est sans force et sans chaleur. Désormais, il faut combattre par l'intelligence et par l'industrie. N'allons pas croire que les conditions d'existence, de vitalité et de pros-

périté de notre société, sont tout entières dans les succès obtenus dans les luttes de chaque jour entre les partis politiques. Non certes; mais elles sont bien plus dans les progrès de l'instruction, de l'éducation qui civilise et qui vivifie. Nous n'entendons pas parler seulement ici de l'éducation des collèges et des écoles; mais bien aussi de ces enseignements universels, divers, multipliés, et sans cesse répétés de la presse périodique. Un des plus illustres écrivains du jour a dit quelque part: "L'imprimerie, et la presse surtout, n'a plus fait pour la civilisation des nations et pour l'éducation des peuples, a plus contribué aux progrès de l'industrie, de l'intelligence et des arts, que tous les autres moyens, que tous les autres pouvoirs, que tous les autres systèmes d'instruction que les hommes ont inventé." Regardez donc la société voisine, si jeune et déjà si avancée, les Etats-Unis; combien la presse a contribué à l'éducation du peuple, à répandre les lumières des centres aux extrémités les plus éloignées de l'union américaine! Il n'y a pas un village qui n'ait son journal, et le nombre en augmente chaque année.

Quel est celui d'entre nous qui ne s'est pas arrêté, saisi d'étonnement et d'admiration, à la vue des progrès rapides, étonnants, prodigieux, qui se sont faits depuis quelques années chez nos voisins? Où donc est le secret de leur puissance? Comment ont-ils grandi si promptement? Comment, au milieu des forêts, dont le silence n'était jadis troublé que par le bruit des vents et le passage de quelques tribus sauvages, s'élevèrent de nos jours, comme par enchantement, des villes magnifiques qui font l'admiration du voyageur? Le secret de leurs progrès, de leur puissance, de leur avancement, n'est-il pas tout entier dans leur éducation, dans leur intelligence?

Jetons maintenant nos regards autour de nous et comparons l'état de notre société à celui de nos voisins. Il ne faut pas s'effrayer du vrai; nous le répétons, nous gravitons lentement vers un meilleur avenir, faute d'intelligence, d'industrie et d'activité.

Combien d'entre nous, après quelques années passées dans nos collèges et nos pensionnats, retombés au milieu de la société, et occupés d'intérêts entièrement matériels, perdent bien vite la plus grande partie de nos connaissances acquises, avec tant de soins et à tant de frais, sur les bancs des écoles, et perdent encore, par le contact de ceux qui les entourent, cet aiguillon qui, naguère, les poussait vers l'avenir. Il faut se faire, dans un temps donné, et ce temps est court, aux habitudes des hommes au milieu desquels on vit. Un poète anglais a dit avec beaucoup de vérité: "Nous naissons tous originaires et nous mourons tous copies." L'homme est ainsi fait; il prend les mœurs et les habitudes de ceux qui l'entourent.

Placez un homme apathique et engourdi au milieu de la société américaine, vous verrez s'il ressentira bientôt les effets de l'agitation, de l'activité qui régnera autour de lui. Il se réveillera comme en sursaut, son cœur bondira d'ambition dans sa poitrine, et vous le verrez prendre part au mouvement général avec chaleur et courage.

Cependant, d'après les modifications si variées que subit notre société, dans les divisions provinciales et municipales, la plupart de nos compatriotes de tous les états et de toutes les conditions sont appelés à des fonctions, à des devoirs civils et municipaux, et, pour les remplir, les connaissances qu'ils ont négligé de cultiver et d'augmenter, sont en réquisition. Alors sans elles faut-il perdre son influence et demeurer dans les rangs de l'infériorité.

Si la presse est un si puissant moyen d'instruction, il faut donc se servir de ce moyen pour la culture de la littérature, des sciences et des arts. Et nos mœurs, notre manière d'être, notre langue si noble, si élégante et si correcte; et ce précieux héritage des ancêtres, cet esprit français personnel et incarné dans le langage et dans les mœurs, comment mieux propager tout cela, qu'en réveillant, parmi nous, ces goûts littéraires et artistiques qui ont distingué nos ancêtres, de tout temps, et qui font briller la France d'aujourd'hui d'un si vif éclat?

Chacun sait combien il est difficile, pour la plupart de nos compatriotes de toutes les classes, de se procurer des lectures instructives et amusantes, surtout les productions et les chefs-d'œuvres des contemporains. Mais, comme dit si eloquemment Cormenin: "où le livre ne pénètre pas, le journal arrive; il court. Il monte l'escalier du grand salon, il grimpe sous les toits, par l'échelle de la mansarde, il entre, sans se heurter, sous la basse-porte des chaumières et des huttes enfumées; échoppes, ateliers, tapisseries, âtres, guéridons, escabeaux, il est partout. Soldats, bourgeois, riches, pauvres, maîtres, artisans, lettrés, illettrés, vieux, jeunes, hommes et femmes de toute opinion, de tout état, se le passent de main en main et le dévorent." Pourquoi le journal ne ferait-il pas ici, comme ailleurs, cette tâche d'un bon ouvrier? Pourquoi, dans notre grande et florissante cité et dans l'étendue du pays, n'aurions-nous pas un journal plus universel et scientifique, une revue politique, critique et littéraire et de jurisprudence, qui serait le reflet des mœurs du jour, consacrée à l'his-

torique, aux souvenirs et aux traditions du pays, sur les colonnes duquel viendraient s'inscrire les noms des divers talents canadiens, qui offriraient enfin au public, l'attrait de la nouveauté, de la variété, et le piquant de l'originalité et du talent?

En dépit de notre engourdissement et malgré notre apathie, nous croyons à la marche progressive de la civilisation au pays. "Le temps ne suspend pas plus sa marche pour les peuples que pour les individus; les uns et les autres s'avancent chaque jour vers un avenir qu'ils ignorent, et lorsque nous les croyons stationnaires, c'est que leurs mouvements nous échappent." Cette pensée profonde est applicable à notre société; depuis quelques années, un grand progrès s'est fait ici, dans les idées, dans les opinions, au moral comme dans le matériel. L'union des deux provinces, l'agitation des partis, les luttes et le choc de ces mêmes partis se disputant l'ascendance, ont dessiné plus nettement et mis en relief, certains principes importants de politique et d'administration coloniale, introduits ici autrefois, sans jamais être bien compris, et qui, après les jours d'orages et d'agitations, quand reviendra le calme, mis en pratique dans leur vrai sens et esprit, doivent donner tant de stabilité et de vitalité au gouvernement du pays. Ce mouvement politique doit être, pour nous tous, le signal du mouvement intellectuel, si nous voulons conserver, dans le nouvel ordre de choses, notre légitime et juste part d'influence et de pouvoir.

A ceux donc d'entre nous qui participent aux bienfaits de l'intelligence, à qui elle a déjà donné une large part de ses richesses; à ceux qui sont au pouvoir ou près du pouvoir; à ceux que le choix de leurs compatriotes a portés aux chambres législatives de demander l'éducation pour les masses, pour le peuple, pour tous! Voilà quelle doit être la pensée première de nos législateurs, leur cri de tous les jours. Que sont toutes nos améliorations près de ce grand besoin de nos populations? Donnons au peuple le pain de l'esprit, et il saura bientôt améliorer son sort; et hâtons-nous! Que ce soit un effort parmi tous et partout. Le flot de l'émigration jette chaque année sur nos rivages les populations surabondantes de l'ancien monde; tout en leur offrant notre sol hospitalier, il faut être leurs égaux en industrie et en intelligence, si nous ne voulons pas nous courber sous leur supériorité.

Dans cette œuvre de régénération sociale, la presse devra faire sa grande tâche, et nous sommes prêts, autant que nos faibles efforts nous le permettront, d'en prendre notre part et portion. Nous avons foi dans les sympathies et le bon vouloir de nos compatriotes, pour une entreprise de ce genre. Nous espérons que leur encouragement nous permettra d'arrondir et de perfectionner, chaque jour, notre publication; de la rendre, de plus en plus, utile et intéressante pour toutes les classes de lecteurs. Nous le répétons, c'est notre pensée de tous les jours, celle de populariser, au pays, la belle littérature française, et, par là, de nous rapprocher en quelque sorte de l'Europe, de nous réchauffer au soleil de sa civilisation, et de suivre ses immenses progrès en fait de sciences et d'art.

Nous faisons surtout un appel à nos jeunes compatriotes canadiens, de toutes professions, de tous états, de toutes conditions; ce journal est le leur. Nous le fondons pour notre perfectionnement, notre amélioration à tous. Nous sommes déjà assurés d'une collaboration nombreuse et étendue; mais, qu'on le sache bien, nous recevons avec plaisir les œuvres, en tous genres qu'on voudra bien nous adresser, et notre contrôle et notre critique sera d'autant plus libéral et impartial, que nous réclamons nous-mêmes tant d'indulgence pour nos propres productions.

Placés au siège du gouvernement, dans la capitale du Canada-Uni, nous apporterons tout le soin possible à tenir nos lecteurs de la campagne au courant de ce qui s'y fait, de ce qui s'y dit, et notre revue des hommes et des événements du jour sera toujours conduite avec cet esprit de modération et d'impartialité qui doit distinguer les feuilles périodiques, surtout celles du genre de notre publication.

La littérature que nous promettons ne sera pas seulement celle des feuilletons et des romans, si souvent frivole et sans portée. Nous nous efforcerons de procurer les chefs-d'œuvres que l'on peut considérer comme plus classiques et plus utiles, et, dans tous les cas, des productions marquées au coin d'une moralité irréprochable.

Nous avons pris des arrangements afin de faire venir d'Europe les journaux et les ouvrages nécessaires à notre publication, dont le premier numéro paraîtra dans la première semaine de janvier 1845. Aussitôt que nous aurons un nombre suffisant de souscripteurs, nous augmenterons notre journal de quatre pages additionnelles, et, en un mot, rien ne sera négligé ou épargné pour rendre notre publication digne de la bienveillance et de l'encouragement du public canadien.

LOUIS O. LE TORRENT,

Rédacteur en chef et propriétaire.

Montréal, 14 Décembre, 1844.